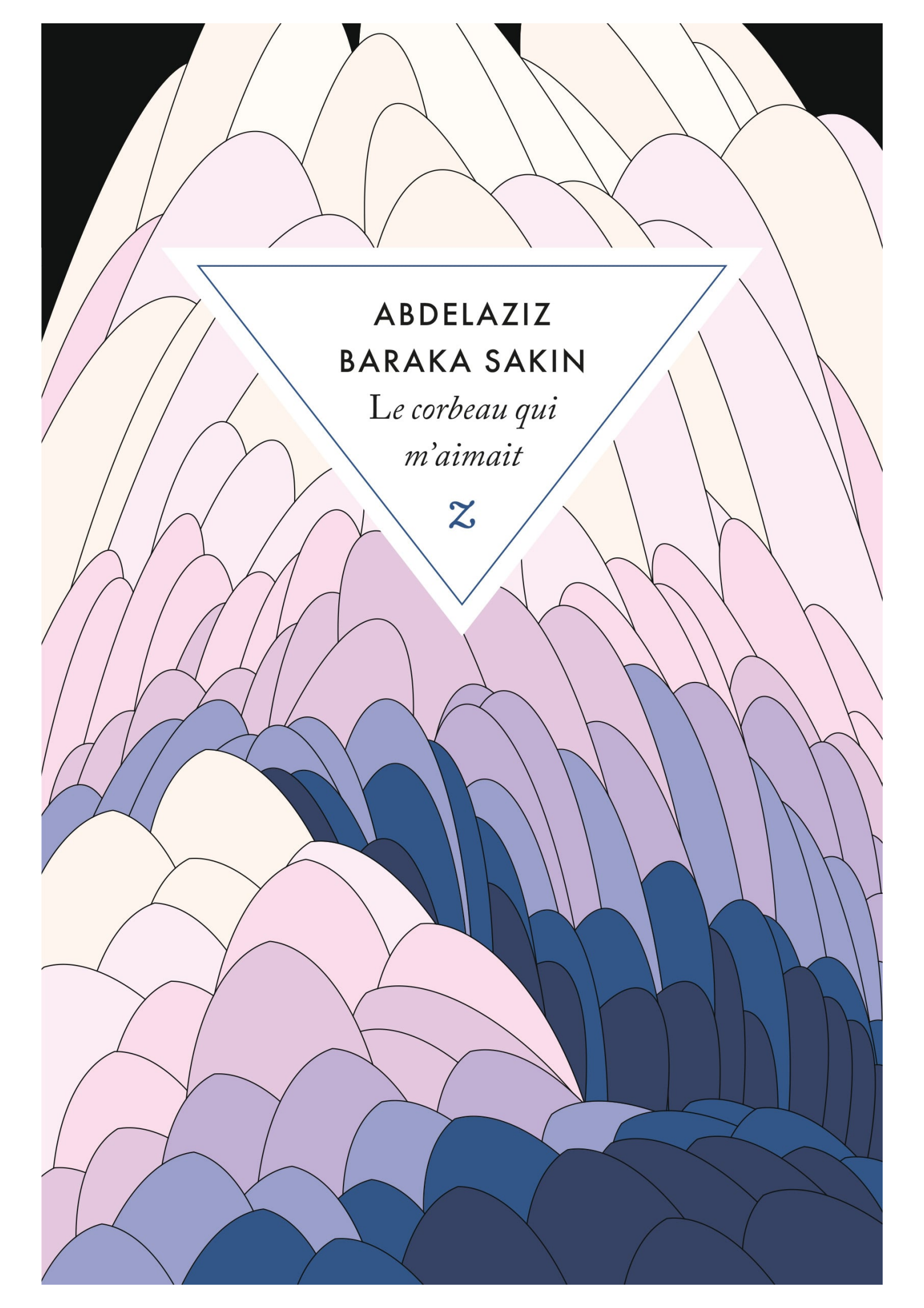




ABDELAZIZ
BARAKA SAKIN

*Le corbeau qui
m'aimait*

z

« Dans ce roman des limbes, Abdelaziz Baraka Sakin réussit le subtil pari de raccommorder le tissu de l'âme déchirée de celui qui, dans une jungle-monde, s'aventura à devenir corbeau pour demeurer foncièrement humain. »

Lamia Berrada-Berca, *Libération*

« L'écrivain soudanais y brosse le portrait tendre et sensible de cet homme qui fut jadis vibrant de rêves, mais qui, maigre comme un bambou, les yeux noyés de crack, n'est plus que l'ombre de lui-même lorsque nous faisons sa connaissance. »

Florence Noiville, *Le Monde des Livres*

« *Le Corbeau qui m'aimait* est le tombeau en morceaux d'un ami, comme édifié dans un état d'esprit quasi post traumatique, au cœur d'un monde dont la clarté sinistre désespère. »

Muriel Steinmetz, *L'Humanité*

« Un roman étonnant, touchant et humaniste qui mérite amplement le détour. »

Alexandre Fillon, *Les Échos*

« Magnifique d'humanité. »

Valérie Marin La Meslée, *Le Point*

« Abdelaziz Baraka Sakin raconte avec beaucoup de subtilité la lente déshumanisation qui finit par avoir raison d'Adam « Ingiliz » qui rêvait d'Angleterre, semblable aux corbeaux « révoltés et sages », et qui aimait le poème de Poe. »

Sébastien Omont, *Médiapart*

« L'écrivain a la particularité d'amener toujours beaucoup de poésie dans une réalité sombre. Une façon de montrer qu'il faut dépasser les clichés, que la beauté apaise et sauve. »

Karin Cherloneix, *Ouest-France*

« Ce court roman de 192 pages possède la densité d'une œuvre bien plus volumineuse. Sensible, engagé, profondément humaniste, il nous pousse à regarder derrière les simples faits. Et si nous avons tous, quelque part, un corbeau qui nous aimait ? »

Anne-Marie Thomazeau, *La Marseillaise*

« On goûte au dernier roman d'Abdelaziz Baraka Sakin comme l'on écouterait le récit d'un conteur sous l'arbre à palabres. »

Thierry Boillot, *L'Alsace*

« *Le corbeau qui m'aimait* est un roman sensible, engagé et humaniste. »

La Presse de la Manche

« *Le corbeau qui m'aimait* est une petite merveille littéraire lumineuse et tendre, une histoire triste, racontée par un poète, véritable magicien de l'écriture. »

Jean-Louis Gouraud, *Afrique Magazine*

« On tombe sur des monstres et sur des pépites d'humanité. »
Kenza Sefrioui, *Enass*

SUR LE WEB



Abdelaziz Baraka Sakin et Xavier Luffin reçoivent le Prix Laure-Bataillon 2026

<https://actualitte.com/article/132255/prix-litteraires/abdelaziz-baraka-sakin-et-xavier-luffin-recoivent-le-prix-laure-bataillon-2026>



« À la fois poignant et engagé. »
Tirthankar Chanda, *RFI*

<https://www.rfi.fr/fr/culture/20250825-rentre%C3%A9e-litt%C3%A9raire-2025-dix-incontournables-d-afrique-et-de-sa-diaspora>



« Un roman poignant et juste. »
Mohamed Berkani, *France Info*

https://www.franceinfo.fr/culture/livres/la-rentree-litteraire/rentree-litteraire-les-dix-romans-etrangers-a-ne-pas-rater_7501564.html



« Les victimes de la guerre sont toujours les simples soldats, les citoyens et la nature », par l'écrivain soudanais Abdelaziz Baraka Sakin.

<https://www.nouvelobs.com/monde/20251111.OBS109635/les-victimes-de-la-guerre-sont-toujours-les-simples-soldats-les-citoyens-et-la-nature-par-l-ecrivain-soudanais-abdelaziz-baraka-sakin.html>



« Les quatre romans traduits de l'écrivain soudanais Abdelaziz Baraka Sakin sont remarquables, autant par leur structure originale que par leur amalgame subversif de révolte et d'humour, propre à traiter de choses terribles sur un ton faussement détaché. »

Sébastien Omont, *En attendant Nadeau*

<https://www.en-attendant-nadeau.fr/2026/05/08/entretien-avec-abdelaziz-baraka-sakin-calais-est-leur-pays/>

Le tourneur de pages

« Ce livre n'est pas un documentaire ou un quelconque plaidoyer. Avec son écriture épurée et son récit tenu, il raconte surtout l'invisibilité d'une partie des humains par l'autre. »

Julien Leclerc, *Le tourneur de pages*

<https://tourneurdepages.wordpress.com/2025/09/09/le-corbeau-qui-maimait/>

La viduité

« Une forme de beauté dans ce parcours désespéré c'est ce que propose *Le corbeau qui m'aimait*. »

Marc Verlynde, *La Viduité*

<https://viduite.wordpress.com/2025/09/30/le-corbeau-qui-maimait-abdelaziz-baraka-sakin/>



Edition : Du 18 au 19 octobre 2025 P.34

Famille du média : PQN (Quotidiens

nationaux)

Périodicité : Quotidienne

Audience : 1025000



Journaliste : LAMIA BERRADA-BERCA

Nombre de mots : 546

Abdelaziz Baraka Sakin, Angleterre promise Épopée d'un migrant

Par LAMIA BERRADA-BERCA

Dans un roman des rencontres miraculeuses et des coups du sort tragiques, Abdelaziz Baraka Sakin conte et tisse dans les replis sombres de notre époque l'épopée d'un migrant soudanais échouant dans la jungle de Calais avec son ami d'enfance, Nouri. Un unique désir obsède Adam Inguiliz: rejoindre ce paradis fantasmé qu'est l'Angleterre. Du ghetto de Venise à la gare de Graz, de la porte de la Chapelle au territoire maudit de la jungle, autant d'étapes piégées vers «la Terre promise» qui condamnent le héros à l'attente au «Purgatoire». Fracturé dans sa narration, *le Corbeau qui m'aimait* recompose par éclats la dérive chaotique d'un héros survolant de sa hauteur d'âme le monde réel à défaut de pouvoir l'habiter, mais riche de son humanité partout où la misère le renvoie au néant. Dans ce cercle dantesque, frange inaccessible d'un monde vivant au-dedans du nôtre, s'abîment des vies brisées chaque jour en mer et sur terre. Mais l'air, alors? Fasciné par l'idéal abstrait d'un monde qui n'appartient qu'à l'intelligence des mots et des corbeaux, lesquels, selon la légende, ont la capacité de voler entre deux mondes, Adam semble flotter dans une réalité soumise à des mondes parallèles, que sa tentative ratée de la traversée de la Manche en ballon confrontera à cette conclusion sans appel: seules les âmes le peuvent, tandis que les corps...

Etrange étranger dans un monde – prison faite de murs, de frontières, de barbelés hérissés par le traité de Dublin, le voilà qui se résout à revenir «au pays», mémoire et raison détruites par les effets du crack. Retrouvé par son ami Nouri à la gare de Graz quelques jours à peine avant

son décès, mais définitivement perdu pour ce monde-ci. Renvoyé aux ténèbres à jamais. Avec lui le migrant s'érige en figure existentielle d'une humanité partie conquérante à la recherche de sa toison d'or comme Jason, et retenue fatalement prisonnière d'un labyrinthe comme Thésée. Lui, le pur, le fraternel, le généreux, qui se sera sacrifié pour aider ceux qu'il aimait. Le brillant philosophe aimanté par la beauté du monde immatériel qui se sera dépouillé peu à peu de tout ce auquel il tenait, aspiré par le vide qui le fascinait tant, dissous dans son irréductible solitude, ne retrouve d'existence propre qu'à travers ceux qui le célébreront en l'enterrant dans la jungle. Recomposant cette trajectoire du chaos où n'existe ni départ ni retour possible, l'enquête de Nouri fait ainsi entendre les récits burlesques, tragiques, de Mama Eva, d'Ibrahim, du passeur, d'Abou Diako ou de Zahra. Aucune de ces voix n'épuisera pour autant le mystère de son vaste monde intérieur, singulier et fantasque. Demeure juste la certitude que cet homme sera parvenu à «comblé le vide» d'un monde absurde et cruel «de son absence infinie» alors que, vivant, tout l'aura condamné à devoir s'absenter du monde. Dans ce roman des limbes, Abdelaziz Baraka Sakin réussit le subtil pari de raccommorder le tissu de l'âme déchirée de celui qui, dans une jungle-monde, s'aventura à devenir corbeau pour demeurer foncièrement humain. ♦

ABDELAZIZ BARAKA SAKIN LE CORBEAU QUI M'AIMAIT Traduit de l'arabe (Soudan) par Xavier Luffin. Zulma, 166 pp., 18 €.

Un Soudanais disparaît

Il s'appelait Adam. Venu de Khartoum par la périlleuse route des migrants dite aussi « route des fourmis », il s'était échoué dans la « jungle » de Calais. Comme il avait toujours voulu passer en Angleterre, « quitte à traverser en montgolfière », et comme il se rêvait anglais plus encore que tous les autres, on l'avait surnommé « Adam Ingiliz », Adam l'Anglais... *Le Corbeau qui m'aimait* est le quatrième roman d'Abdelaziz Baraka Sakin. L'écrivain soudanais y brosse le portrait tendre et sensible de cet homme qui fut jadis vibrant de rêves, mais qui, maigre comme un bambou, les yeux noyés de crack, n'est plus que l'ombre de lui-même lorsque nous faisons sa connaissance. Bientôt, Adam disparaît complètement. On s'attend à retrouver son corps sur un rivage de la Manche mais son histoire est autrement effrayante. Sakin la raconte sobrement. Des faits seulement. Et une

sorte de douceur calme qui rend ces pages plus glaçantes encore. ■

FLORENCE NOIVILLE

► **Le Corbeau qui m'aimait** (Ahibni aladhi alghurab), d'Abdelaziz Baraka Sakin, traduit de l'arabe (Soudan) par Xavier Luffin, Zulma, 170 p., 18 €.



Susie, un peu cochonne



À Calais, novembre 2021. MICHAEL BUNEL / LE PICTORIUM

La jungle de Calais, juste en face de la terre promise

LITTÉRATURE Le romancier soudanais Abdelaziz Baraka Sakin situe dans le camp de l'exil l'histoire de deux amis d'infortune dissemblables, dont l'un rêvait d'enseigner la linguistique à Londres.

Le Corbeau qui m'aimait, d'Abdelaziz Baraka Sakin, traduit de l'arabe (Soudan) par Xavier Luffin, *Zulma*, 168 pages, 18 euros

Censuré dans son pays, Abdelaziz Baraka Sakin, né en 1963 au Soudan, est adulé dans le monde arabe. Il s'attaque cette fois au sujet douloureux de l'étranger à qui l'on ne trouve aucune place, au réfugié, au migrant, cet anonyme précaire stoppé net dans sa course. Pour ce faire, il a choisi la jungle, celle de Calais, ce site provisoire qui dure, « *juste en face de la terre promise* ». Faute d'y parvenir, les migrants sont insidieusement broyés. Quand ils mendient, « *les passants et les voyageurs passent (...) à travers eux* ». Grâce à Sakin, ces soldats inconnus de la survie s'incarnent enfin dans cette jungle, un bout de sable à 33 kilomètres de l'Angleterre, avec ses arbres arrachés au bulldozer sur ordre de la mairie pour mieux la surveiller de jour comme de nuit. Dans ce no man's land débarquent deux Soudanais : Nouri, le narrateur, et Adam Saad Saadan, dit Ingiliz. Amis d'enfance, ils ont traversé l'Europe à pied, l'un épaulant l'autre.

UNE LENTE DÉSHUMANISATION

Ensemble, ils ont entrepris la « *route des fourmis* » (celle de l'exil). Parvenus en France (après l'Italie et l'Autriche), ils ont fait halte dans le 18^e arrondissement de Paris, à La Chapelle, avec ses recoins où l'on sert le café et la « *molo-kheyya* » (ragoût à base de feuilles de corète), comme à Khartoum. Et puis ce fut Calais, l'échec des traversées. Tant d'épreuves ont eu raison de leur amitié. Ils se séparent. Le survivant, mordu par le remords, parle de son ami défunt. Si le premier (Nouri) est « *un pauvre gars ennuyeux* », obsédé par

Quand les migrants mendient, les gens « passent à travers eux ».

l'appât du gain, Adam, le mort, était, pour ceux qui l'ont croisé, « *particulièrement droit* », « *galant et noble* », aussi grand et noir que l'autre est petit et basané. Lecteur avisé de Kafka et d'Edgar Poe, Adam voulait devenir professeur de linguistique en Angleterre. D'où son surnom d'Adam Ingiliz (Adam Angleterre). Il a marqué de son empreinte les « habitants » de la jungle. C'est à l'aide de maints témoins, tous des marginaux menacés, que l'identité de cet homme fin, cultivé, amoureux des corbeaux, gagne en netteté. Sa lente déshumanisation est mise en lumière. Le récit de Nouri, ce faux frère qui enquête, n'est pas des plus fiables, car il a lâché son ami d'enfance.

Le livre ne suit pas dans l'ordre les péripéties conjointes ou séparées des deux héros. L'auteur observe ces deux « *missiles* », on nomme ainsi les réfugiés qui ont atteint l'Europe après avoir quitté « *leur base de lancement pour leur cible* ». Ceux sur place depuis des années sont dits « *appareils de production* », soit réfugiés rémunérés ! Adam, conseillé par un tiers, cherchera à gagner l'Angleterre par les airs, via un ballon. Il finira dans l'eau, blessé à la tête. Son acolyte sera estropié à vie.

On suit son effacement en actes. Mendiant, bouffé par le crack et l'alcool, il s'est « *fait manger* », autrement dit, il a perdu la raison après Calais et l'échec de la montgolfière. Il veut rentrer au pays à pied, refaire en sens contraire le chemin de l'exil. Sa dépouille sera retrouvée en route. Le camp soudanais de la jungle organise ses obsèques. Il y aura un mouton, assommé de bière, pour le sacrifice.

Le Corbeau qui m'aimait est le tombeau en morceaux d'un ami, comme édifié dans un état d'esprit quasi post-traumatique, au cœur d'un monde dont la clarté sinistre désespère. ■

MURIEL STEINMETZ



Deux Soudanais sur la « Route des fourmis »

ROMAN

Ecrivain soudanais dont l'œuvre a été interdite dans son pays pendant la dictature militaire, Abdelaziz Baraka Sakin signe un roman touchant et humaniste, sur le destin contraire de deux amis d'enfance, réfugiés en Europe.

Alexandre Fillon

Ahmad al-Nour l'a reconnu immédiatement, même s'il trouve qu'il est « devenu aussi maigre qu'une tige de bambou » et qu'il a l'air d'avoir grandi. Adam Ingiliz et lui se connaissent depuis l'école secondaire de leur village, où ils étaient assis côte à côte. Ensemble, ils ont un jour fui leur terre natale. Devenant alors deux réfugiés, deux migrants empruntant une année durant ce qu'Ahmad al-Nour appelle la « Route des fourmis » où Adam avait « peur de tout, même du silence ». Ils se sont arrêtés à Venise, puis en Autriche, à Graz, la ville où ils sont arrivés à pied, en venant de Hongrie et en tentant d'éviter les policiers. Puis ils sont passés par Paris, pour atteindre enfin la Jungle de Calais. Là où ils ont fini par se perdre de vue.

A l'époque, Adam Ingiliz avait pour solide rêve de gagner la Grande-Bretagne et d'y devenir professeur. En ce temps-là, tous deux étaient des « missiles ». « Nous savions que c'était le mot qu'on utilise

pour désigner un réfugié qui vient d'arriver en Europe et qui n'a pas encore de domicile ni même d'adresse officielle, celui qui a quitté sa base de lancement pour sa cible et ne reviendra jamais en arrière, qui finira par exploser en atteignant son objectif, le moment précis de l'explosion étant comme une nouvelle naissance », explique le narrateur du « Corbeau qui m'aimait », le nouveau roman de l'écrivain Abdelaziz Baraka Sakin.

Ingénieur devenu ferrailleur
Cinq plus tard, c'est à la gare de Graz qu'Ahmad al-Nour est retombé sur son ami dans un piteux état. Lui qui a suivi des études d'ingénieur mécanique à l'université de Khartoum est désormais devenu un ferrailleur gagnant son pain quotidien en s'occupant du recyclage des voitures. Le voici essayant de communiquer avec celui que l'on a surnommé « l'homme aux corbeaux » à Graz. Celui dont la santé et l'esprit se sont détériorés à cause du crack

dans lequel il a sombré au point d'en perdre la mémoire.

A Graz, où il a l'habitude de déambuler quand il ne reste pas planté devant la gare, l'énigmatique Adam va finalement s'échapper. Amenant Ahmad à recueillir les témoignages de celles et ceux qui l'ont approché, aidé, écouté. Pour essayer de retracer son parcours après leur séparation à Calais. En apprenant notamment sa tentative de traverser la Manche en volant dans la nacelle d'un ballon...

Abdelaziz Baraka Sakin a choisi un ton affectueux et loufoque pour raconter l'histoire poignante couchée dans les pages du « Corbeau qui m'aimait ». Un roman étonnant, touchant et humaniste qui mérite amplement le détour. ■

Le corbeau qui m'aimait

d'Abdelaziz Baraka Sakin.
Traduit de l'arabe par Xavier Luffin. *Zulma*, 169 p., 18 euros.



CULTURE LIVRES -

Quitter le Soudan

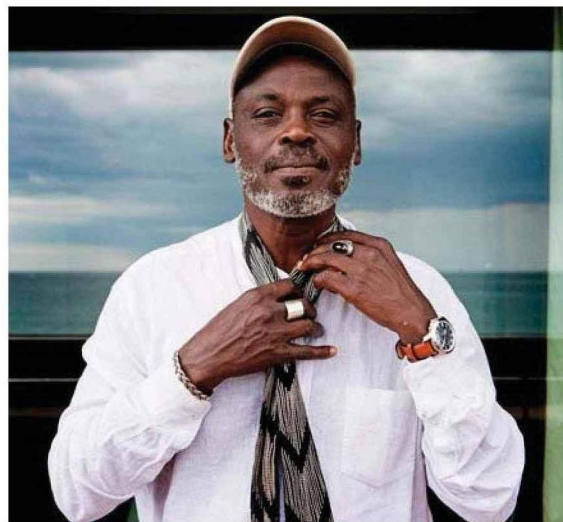
À lire au moment où son pays vit l'enfer : le roman de Baraka Sakin, magnifique d'humanité.

PAR VALÉRIE MARIN LA MESLÉE

En croisant un mendiant à la gare de Graz, en Autriche, Nour, le narrateur du *Corbeau qui m'aimait*, croit reconnaître son ami de toujours – un Soudanais, comme lui. Oui, c'est bien lui, Adam Saadane, le compagnon quasi-frère du périple qui les a menés du Soudan en Europe. Et que Nour a abandonné. Adam, diplômé en linguistique de l'université de Khartoum, n'avait qu'un seul rêve : émigrer au Royaume-Uni pour y enseigner l'anglais... Voici le point de départ du nouveau livre d'Abdelaziz Baraka Sakin, dont les romans sont interdits dans son pays natal, qu'il a quitté en 2011 pour l'Autriche – il vit désormais à Paris. *Le corbeau qui m'aimait* porte avec une écriture merveilleusement poétique ce que traversent les Soudanais, notamment sur les routes de l'exil. Plusieurs voix s'y croisent pour tenter de comprendre ce qui est arrivé à Adam, retraçant, par scènes, le parcours du pauvre hère drogué qu'il est devenu. Autrefois, prêt à traverser la Manche en montgolfière... C'est magnifique d'humanité. Depuis 2016, ses précédents romans, *Le Messie du Darfour*, puis *Les Jango*, ont apporté un éclairage aussi bien sur les conflits qui rongent le Soudan que sur ses populations de nouveau victimes, depuis 2023, d'une des pires crises humanitaires contemporaines. L'écrivain incarne ces migrants que l'on croise ici et là. Et le corbeau ? C'est l'ami le plus

fidèle d'Adam qui sait leur parler. Et, de la part de Baraka Sakin, un clin d'œil à Edgar Allan Poe, dont les *Histoires extraordinaires* l'ont mis, adolescent, sur le chemin de la littérature. Une fois encore, on s'en réjouit ●

Le corbeau qui m'aimait, d'Abdelaziz Baraka Sakin, traduit de l'arabe (Soudan) par Xavier Luffin (Éd. Zulma, 176 p., 18 €).





LIVRES

Exilés en Europe, deux romans pour « la seule » histoire qui vaille

« *Salamalecs* » et « *Le corbeau qui m'aimait* », les nouveaux romans des écrivains tamoul

Antonythasan Jesuthasan et soudanais Abdelaziz Baraka Sakin ont en commun de dire l'exil. Et se confrontent au défi de raconter des vies éclatées en mille morceaux absurdes.

Sébastien Omont (En attendant Nadeau) -

7 septembre 2025 à 13h30

Salamalecs forme un diptyque avec le précédent livre d'Antonythasan Jesuthasan, *La Sterne rouge*, roman halluciné d'embrigadement et de prison. La trajectoire de la jeune Ala s'y inscrivait dans les derniers temps de la guerre civile srilankaise, entre 2004 et 2009. *Salamalecs* se penche sur ses débuts, les années 1980 et 1990. Mais on y retrouve les mêmes litanies d'arrestations, de suicides et d'assassinats frappant des villageois-es ordinaires. À la fin de *La Sterne rouge*, l'exil constituait une échappatoire illusoire pour Ala, qui finissait par se retrouver comme une roue de solitude tournant follement au milieu d'un cercle de violences. *Salamalecs* semble repartir de là : de l'isolement et de la crainte permanente du réfugié.

Le livre a deux couvertures tête-bêche, une verte et une jaune. La présence du code barre sur la jaune incite à commencer par l'autre, mais l'inverse est possible. Du côté vert, on lit l'histoire de Jebanandan Ilaiyatambi, un « *gentleman basané* » réfugié en France, qui fait attention à sortir bien habillé pour ne pas se faire arrêter par des policiers le plus souvent travestis en mendiants. Ils l'arrêtent quand même.

L'énergie du migrant, dépensant des trésors de volonté pour simplement survivre, s'exprime en une langue truculente, aiguë, à l'humour désabusé. Souvent flagrant, le burlesque dérive vers le tragique. L'aliénation de l'exil s'inscrit dans le langage : « *Les événements s'étaient fixés*

à la base de ma langue comme une inflammation perpétuelle. » Personne ne comprend le français de Jebanandan. « *Salamalecs* », c'est ce que murmurent les autochtones lorsqu'il essaie de leur parler dans leur langue. Il est cet homme assigné à son étrangeté, toujours dépourvu de papiers en règle alors même que son fils né en France a eu le temps d'atteindre l'âge adulte et de mourir.

L'autre moyen pour faire ressentir la précarité d'un personnage rebondissant contre les frontières, c'est ce double récit sens dessus dessous. Cette structure incarne profondément la difficulté de Jebanandan pour avancer, sa vie se mord la queue. Dès le(s) début(s), le récit éclate en chapitres discontinus, à la gare, puis à l'aéroport, dans le quartier tamoul de La Chapelle, à Dijon, en prison, à Bangkok, à Massy, sur les îles de la lagune de Jaffna... La chronologie dérape. On reconstitue l'histoire de Jebanandan fragment par fragment, en combinant le côté vert au côté jaune. Ce n'est qu'à la fin de cette partie jaune qu'on comprendra ce qu'il a dû faire pour être admis en France.



© Photomontage Mediapart

Si le héros doit deux fois raconter sa vie, en Thaïlande puis en France, ce n'est pas par plaisir mais pour obtenir l'asile politique. Les deux fois (et d'autres), on lui demande des preuves, des attestations impossibles à fournir. Ses récits, si pathétiques soient-ils, ne suffisent pas. Ici réside l'enjeu du livre : au-delà de la simple narration des événements, Antonythasan Jesuthasan doit trouver une forme qui fasse ressentir ce qu'a subi son héros au point qu'on lui accorde foi. D'autant que son

parcours est proche de celui de l'auteur comme de milliers de Tamoul-es srilankais-es. Et c'est réussi, on y croit.

Ce qu'il faut faire pour réussir à émigrer

Pour être seulement écouté (mais pas entendu), Jebanandan s'ouvre les veines. Dans son récit, les exactions s'enchaînent. De toutes les factions : armée srilankaise, Tigres tamouls, Force indienne de maintien de la paix et sa milice alliée, l'Armée nationale tamoule. Mais les événements sont présentés toujours en avance sur la compréhension du narrateur, en une succession d'actes détachés de leurs causes. Des soldats surgissent, un hélicoptère ou un avion arrive : un membre de la famille de Jebanandan meurt, lui-même est enrôlé de force.

Avec les vies, l'ordre social est pulvérisé. Les soldats venus maintenir la paix tuent et violent autant que les protagonistes de la guerre civile. La religion hindouiste irrigue profondément le récit, puisque la famille du héros appartient à une caste d'astrologues, mais la guerre, détruisant la possibilité d'exercer correctement ce métier, conduit à une perte de sens supplémentaire et à des humiliations. Expulsée de son village, la famille du héros perd ses papiers, donc son identité, ce qui poursuivra Jebanandan pendant des années.

La honte est un thème essentiel de l'histoire, honte de devoir subir, comme honte de ce qu'il faut faire pour réussir à émigrer : « *Les réfugiés en escale ici n'ont qu'une chose en tête : parvenir à la destination voulue. Pour atteindre ce but, ils veulent bien renoncer à tout : leur corps, leur identité, la vérité, leur dignité, leur honneur et pourquoi pas leur vie.* »

Antonythasan Jesuthasan compense la tristesse de ce qui est raconté par la joie de l'inventivité narrative.

En France, la vulnérabilité dans laquelle la guerre a plongé la vie de Jebanandan subsiste. L'emploi précaire – distribuer des prospectus – et les solidarités au sein de la communauté tamoule s'effondrent sous les premiers coups du sort. Les traumatismes subis pèsent sur la famille fondée avec Umaiyaal, réfugiée comme lui. En équilibre instable entre culture tamoule et résidence française, à l'image des deux moitiés du livre,

Jebanandan est sans cesse replongé dans « *l'éternelle histoire* » du déracinement et du malheur. Il ne lui reste que la langue, les langues qui, en français – ironiquement – et en tamoul – sérieusement –, clôturant sous forme de vers chaque partie, se font face au cœur du livre, inversées, décalées. Étrangères.

En couleurs tranchées, rouge du sang et des humiliations, jaune des attestations provisoires, vert de la jungle et des saris de cérémonie, noir des deuils, des orteils gelés dans les forêts d'Europe centrale, *Salamalecs* danse sur le fil des récits pour dire l'exil et la guerre. À l'instar du nigérian Chigozie Obioma avec *La Prière des oiseaux* et *La Route qui mène au pays*, Antonythasan Jesuthasan compense la tristesse de ce qui est raconté par la joie de l'inventivité narrative. Dans ce roman éblouissant, les mots s'imposent au désespoir.

La ballade brisée de l'étranger

Adoptant le ton en apparence plus léger du conte, Abdelaziz Baraka Sakin joue de couleurs moins tranchées, d'émotions moins brutes. Bien que ses personnages principaux soient soudanais, il n'évoque pas la guerre – il l'avait fait dans *Le Messie du Darfour* (2012). Mais au fond, il raconte la même histoire que Jesuthasan, « *la seule qui existe* », la ballade brisée de l'étranger à qui on ne laisse aucune place, celle du démuné privé de tout.

Nouri se fait le narrateur de la vie de son ami Adam Ingiliz. Tous deux ont traversé les Balkans par « *la Route des Fourmis* », portés par le rêve d'Adam de gagner l'Angleterre et d'y devenir professeur de linguistique. Parvenus à Calais, ils se heurtent à la peur d'Adam de risquer sa vie entre les roues d'un camion, sur un canot, voire dans les airs, puisque, en un épisode tragicomique, Adam et un autre migrant, Ibrahim al-Nil, tentent de rejoindre l'Angleterre en ballon.

Ces péripéties ne sont pas racontées dans l'ordre. Le roman commence lorsque Nouri retrouve Adam qui fait la manche devant la gare de Graz (Autriche). Comme il l'avait laissé à Calais, c'est donc un retour en arrière, là où s'achevait la route des Fourmis. D'ailleurs Adam, visiblement accro au crack, veut rentrer au Soudan en la reprenant à l'envers, alors qu'en se signalant aux autorités, il pourrait être rapatrié en avion.

Que faire de ce récit d'un narrateur peu fiable, absent la plupart du temps ?

Le livre devient alors une enquête pour comprendre comment ce personnage fin, cultivé, curieux et drôle « *s'est fait manger* », a perdu la raison. Investigation brinquebalante, picaresque menée par Nouri, qui apparaît au fil du récit comme peu reluisant. Adam lui-même le trouvait « *trop pessimiste, frustré, sans ambition – "un mec banal"* » ; sa mère le voit comme « *un gars inutile* » qui « *gaspill[e] [s]on fric en nanas et en boissons* ». Selon un vendeur ambulant, « *il était ennuyeux, [...] un peu trop flatteur* ».

Puis le dispositif narratif bifurque en différentes versions de l'épisode du ballon. Plusieurs personnages s'emparent de la parole, comme en des témoignages. Que faire de ce récit d'un narrateur peu fiable, absent la plupart du temps, puisque lui a renoncé à attendre dans la Jungle de Calais et y a quitté son ami avant la tentative en ballon ?

L'histoire d'Adam tremble, peine à se dérouler autour d'un héros fragile, contradictoire, près de s'effacer et qui va finir par le faire. La force de romancier d'Abdelaziz Baraka Sakin est d'adapter son récit à ses personnages marginaux, menacés malgré leur énergie et leur humour. Il le concentre sur ce qui reste sûr : l'amitié entre les deux hommes, née de l'enfance ; la honte et la culpabilité de Nouri d'avoir abandonné Adam, alors que celui-ci l'avait porté sur la Route des Fourmis. La honte du migrant, le plus souvent très solidaire, que la nécessité rend parfois incapable de gentillesse ou de générosité – honte qu'on retrouve dans *Salamalecs*.

Contrer l'effacement

L'amitié pousse Nouri à rechercher son ami, puis à revenir sur sa personnalité pour le comprendre, en un portrait chaleureux, une sorte de tombeau foutraque, tel celui dressé par Bohumil Hrabal à son ami Vladimir Boudnik dans *Tendre barbare* (1973). Adam a aussi une forte capacité à éveiller des sentiments chez les autres : l'affection des habitant·es de la Jungle, l'amour de Zahra, voisine de tente mal mariée. On pense un moment que le roman va emprunter le chemin rabelaisien des *Jango* (2009), mais le monde des migrant·es n'est pas assez fermement ancré.

Peut-être les hésitations du protagoniste à franchir la Manche sont-elles liées à une peur secrète de se perdre par l'exil. Les images de disparition, dans l'eau, dans l'air, dans la ville, à travers une fenêtre se succèdent. Hors de ce lieu provisoire qu'est la Jungle, Adam n'arrive pas à vivre, il s'éloigne de son histoire avec Zahra, à qui il écrit pourtant une lettre de cent pages, qu'il finit par brûler.

Le Corbeau qui m'aimait est souvent burlesque mais aussi paradoxalement presque plus triste que *Le Messie du Darfour* et *La Princesse de Zanzibar* (2020), où la fatalité de l'histoire, guerre ou esclavage, broyait les personnages. Ici, ils le sont aussi, mais plus lentement, insidieusement. L'absurde caractérisant l'existence des migrants est institué, organisé. Ainsi, la police passe « *tous les deux jours pour tout démanteler et [les] insulter* », simplement pour détruire les tentes. Et à la gare de Graz, là où se tenait Adam pour mendier, « *personne ne remarque son absence, comme si finalement personne n'avait prêté attention à sa présence auparavant. Les passants et les voyageurs passent devant lui, à travers lui, comme ils l'ont toujours fait, doucement ou à la hâte* ».

Abdelaziz Baraka Sakin raconte avec beaucoup de subtilité la lente déshumanisation qui finit par avoir raison d'Adam « Ingiliz » qui rêvait d'Angleterre, semblable aux corbeaux « *révoltés et sages* », et qui aimait le poème de Poe. Celui qui a pris la Route des Fourmis dans le sens que personne ne suit, comme le signe d'une vie déboussolée.

La « *seule histoire au monde* », que réinterprètent *Salamalecs* et *Le Corbeau qui m'aimait*, a pour héros les damnés de la Terre, battus par la violence et l'arbitraire de la guerre, puis de l'émigration. Dans une prose incendiaire pour Antonyhasan Jesuthasan, aérienne chez Abdelaziz Baraka Sakin, elle est racontée en deux grands romans comme moyen d'éviter l'effacement de leurs protagonistes, migrants comme tant d'autres.

*

Antonyhasan Jesuthasan, *Salamalecs*, traduit du tamoul (Sri Lanka) par Leticia Ibanez, Zulma, 320 pages, 22,50 euros ; **Abdelaziz Baraka Sakin, *Le corbeau qui m'aimait***, traduit de l'arabe (Soudan) par Xavier Luffin, Zulma, 176 pages, 18 euros.

Camille de Toledo
Un cœur en feu

Vingt ans séparent « l'enfant en colère », Camille de Toledo, âgé de 25 ans et qui publie son premier livre (un essai sur la chute du mur de Berlin), de celui qui, aujourd'hui, ne sait pas répondre à toutes les questions qu'il se posait alors.

Ce même enfant qui « n'a plus de certitude, plus la même force, plus la même rage » (il est resté handicapé après une chute en montagne), et qui ne s'en sort pas de la brutalité de la Politique, de la « narration du Progrès », « fable d'aveugles ».

Lui, le rejeton de l'élite (il est notamment le petit-fils du fondateur du groupe Danone), a entre-temps coupé les ponts avec sa famille, changé de nom – c'est dire la rupture – et n'en peut plus du récit ultralibéral, « c'est proprement sidérant, un tel entêtement ».

Il observe « comme une poupée morte avec un cœur en feu » le triomphe du marché, devenu « évangile », qui « récolte les graines semées de la résignation ». La littérature est belle quand elle saigne avec un tel talent et non sans tendresse la folie de notre monde.



● **J. L.**
Au temps de ma colère, Camille de Toledo, Verdier, 160 pages, 18,50 €

Abdelaziz Baraka Sakin
Sur la Route des fourmis

On goûte au dernier roman d'Abdelaziz Baraka Sakin comme l'on écouterait le récit d'un conteur sous l'arbre à palabres, en suivant la "Route des fourmis" qu'empruntent des milliers de migrants cherchant l'el-dorado quelque part en Europe. Cette route, Nour l'a prise avec son ami Adam qu'il retrouve en train de mendier, à Graz, en Autriche.

On l'appelle Adam Ingiliz parce qu'il rêve d'Angleterre. Mais il n'est pas allé plus loin que la Jungle de Calais avant de sombrer dans une folie douce. À présent, Adam rentre chez lui.

Dans quel pays ? Il ne s'en souvient plus... Lui-même en exil, l'auteur soudanais connaît les affres du déracinement. Il raconte ici l'autre côté du miroir aux alouettes, avec ses dangers et ses peurs, les magouilles et autres faits rocambolesques, les histoires d'amour et de haine, et cet espoir si grand et si fragile.



● **Thierry Boillot**
Le Corbeau qui m'aimait, Abdelaziz Baraka Sakin, traduit par Xavier Luffin, Zulma, 176 pages, 18 €

► Exposition

Villers-Cotterêts ● Mille ans de manuscrits

La Cité internationale de la langue française accueille au château de Villers-Cotterêts (Aisne), jusqu'au 1^{er} mars, l'exposition *Trésors et secrets d'écriture. Manuscrits de la Bibliothèque nationale de France, du Moyen Âge à nos jours*. Elle réunit une centaine de pièces rares, de Chrétien de Troyes à Marguerite Yourcenar, chaque manuscrit témoignant des usages et mutations de la langue française. Publié ce 15 novembre, un catalogue l'accompagne (256 p., 150 ill., 39 €).

Lionel Duroy

La peur de sa vie

À 74 ans, Frédéric Riegerl, auteur à succès, se demande sur le tard pourquoi ses parents, décédés, ne lui ont jamais rien dit de leur passé derrière le Rideau de fer ? Pourquoi il ne reste qu'une seule photo de ces années ? Se lançant dans une quête éperdue, le narrateur de Lionel Duroy va dévoiler un passé de terribles souffrances.

À 74 ans, Frédéric Riegerl est un romancier reconnu internationalement, « le plus américain des auteurs français » dit-on de lui. Ses parents sont décédés, sans qu'il y ait eu a priori des parts d'ombre dans le roman familial, ils lui disaient même « va, mon chéri, pars, sois heureux, et ne te retourne pas sur tout ».

C'est ce qu'il a fait, aveugle et amnésique : « J'ai marché dans la combine, enfant gâté, égoïste et docile. » Jusqu'à ce que des échos du conflit en Ukraine réaniment dans un brouillard opaque des fragments de sa mémoire. Car, oui, il a oublié qu'il est né dans une Europe de l'Est déjà ravagée par les conflits, ses atrocités et ses absurdités. Entre Ukraine, justement, Roumanie et Moldavie, là où les frontières ont tellement fluctué. Et les exils



Lionel Duroy. Photo Maxime Reychman

contraints si nombreux. Et Josef et Helena, ses père et mère, ont été de ceux-là, survivant à l'arbitraire et à l'horreur. Préférant taire à leur fils unique ces années de misère. Un mensonge (par omission) d'amour. Un mensonge tout de même.

Les silences n'en finissent ja-

mais de travailler, on le sait, la littérature en fait son charbon. Écrire a certainement été pour Frédéric Riegerl le chemin tortueux pour accéder par les mots à une part de vérité. Qui n'a jamais été LA vérité, il le découvre sur le tard. La biographie tranquille ressassée par

O

Le nombre de voix au jury Goncourt pour *Kolkhoze*, donné favori, contre 4 au *Bel obscur* de Caroline Lamarche et 6 à *La Maison vide* de Laurent Mauvignier. Emmanuel Carrère a qualifié ce 0 de « truc marrant » en se consolant avec le Médicis, qui est « vraiment un prix littéraire ».

« La perplexité est l'état naturel de l'écrivain. Je suis sûre que beaucoup de romans sont écrits pour sortir de ce trouble »

Margaret Atwood



L'autrice canadienne évoque son travail dans *Télérama* alors que sortent ses mémoires, *Le Livre des vies* (Robert Laffont, 25,90 €). Margaret Atwood (photo Fabio Mazzarella/Sintesi/Sipa) a publié en 1985 un classique, *La Servante écarlate*, imaginant les États-Unis en théocratie où les femmes sont réduites en esclavage.

ses parents, ces Roumains installés en France après la guerre, est une fiction. Sous les photographies souriantes, sous les souvenirs embellis, se cache un passé épouvantable.

Une quête jusqu'à dans la « Sibérie roumaine »

Frédéric se lance alors sur les traces quasi effacées de ses géniteurs, de Czernowitz (ou Tchernivtsi) à Odessa, jusqu'à la plaine du Bărăgan, au sud-est de la Roumanie – ce désert glacé où, en 1951, le régime communiste roumain relégua des milliers de familles.

Là, dans ce bout du monde qu'on appelait « la Sibérie roumaine », il creuse, insiste, fouille encore, inlassable, obstiné, pour mettre à nu les souffrances que ses parents avaient voulu effacer. Chaque phrase de son journal de bord est un pas vers le dévoilement.

On retrouve ici, chez un Lionel Duroy plus fictionnel et plus apaisé, les thèmes qui fondent la force de son œuvre : les non-dits, les blessures, la glaciation. Au champ de bataille intime, qu'il sillonne depuis des années, il ajoute ici une autre dimension, celle de l'Histoire majuscule, celle qui broie et transforme les hommes en

statues de sel.

Pas de pathos dans cette quête chirurgicale, si ce n'est une légère afféterie à décrire la vie sexuelle de Frédéric, régulièrement gâchée par des pannes (et pleurs) incompréhensibles. Une impuissance qui ne vient pas de nulle part, apprend-on sur la fin, mais de la plus grande peur de sa vie vécue par le garçonnet, peur refoulée bien évidemment.

C'est là un livre courageux : par la ténacité qui l'habite, par la tendresse qui enveloppe chaque personnage, par l'attachement à la terre, littéralement aux racines, qui se dégage. Par ce don de transmuter le destin singulier de cette famille en récit universel.

Car cette histoire d'exil roumain pourrait être celle d'une famille alsacienne déplacée, d'un grand-père italien, d'une aïeule polonaise. C'est dit tout simplement : « On croit repartir de zéro, mais on part toujours de quelqu'un. »

Un roman d'héritage, sans colère et sans nostalgie.

● **Jacques Lindecker**

Un mal irréparable, Lionel Duroy, Miallet-Barrault, 384 pages, 21 €.

Lionel Duroy sera présent durant le prochain Festival du livre de Colmar, les 22 et 23 novembre.

Serge Raffy
Sardine nauséabonde

C'est une guerre qui ne passe pas. Qui n'a jamais dit son nom et qui n'en finit pas de hanter ses acteurs, de chaque côté de la Méditerranée. Avec *L'Odeur de la sardine*, Serge Raffy propose un superbe "roman-vrai" (une fiction tirée de faits réels) qui raconte la guerre d'Algérie à travers Charles Bayard, un de ces soldats perdus devenus policiers d'élite. Il n'aura jamais compris le sens de ce conflit ni le rôle qu'il a dû tenir dans le djebel.

Au crépuscule de son existence, on le retrouve assassiné sur un quai de scène, une balle dans

la nuque. L'affaire fait grand bruit et le "merdier algérien" revient dans la figure d'un commissaire proche de la retraite et d'un journaliste à l'ancienne comme un boomerang désaxé.

Serge Raffy rappelle combien les dettes non réglées de cette décolonisation aussi sanglante que ratée finissent toujours par se payer cash. L'odeur de la sardine est forcément nauséabonde quand les poissons sont restés trop longtemps enfouis sous une chape de plomb...

● **Lag**

L'Odeur de la sardine, Serge Raffy, Fayard. 304 p., 22,90 €.



Son père, cordonnier militant de la SFIO, l'avait élevé dans la fierté de l'appartenance au prolétariat et du travail bien fait.

C'est au prisme de son lien avec Camus que Guilloux est ici raconté. Ils se rencontrèrent chez Gallimard en 1945, se rassemblèrent « autour de la pauvreté et du geste de l'artisan ».

Guilloux : « n'était plus seul ; il était compris ». Quatorze ans les séparaient mais tous deux avaient vu leur jeunesse rythmée par la guerre, portaient leur attention aux petites gens dont ils étaient issus.

Si Guilloux fut un familier des parents de Sylvie Le Bihan, elle

invente pour les besoins du récit une narratrice, assistante de Bernard Pivot chargée, à la fin des années 70, de préparer un *Apostrophes* sur Camus (dont la mort accidentelle en 1960 avait dévasté Guilloux). Puis un autre - qui eut réellement lieu, en 1978 - consacré au seul écrivain breton, dont l'héroïne devient proche. Tout est finement entrelacé, documenté, touchant.

Et illuminé par l'amitié de Camus et Guilloux, frères de cœur et de lettres.

● **F. M.**

L'Ami Louis, Sylvie Le Bihan, Denoël, 420 pages, 22,50 €

BÉDÉCINÉ 2025
Festival international de la bande dessinée

40^{ème} ÉDITION !

ESPACE 110 - CENTRE CULTUREL D'ILLZACH
SCÈNE CONVENTIONNÉE D'INTÉRÊT NATIONAL « ART ET CRÉATION »

15-16 NOVEMBRE



© MISS PRICKLY / PHILIPPE MATTER

Trésors d'Alsace
OÙ VIVRE LA MAGIE DE NOËL
12,90€
En vente chez votre marchand de journaux
NOUVEAUTÉ
Trésors d'Alsace
Où vivre la magie de Noël
24 atmosphères d'Alsace
24 ambiances festives



Un corbeau dans la jungle

Abdelaziz Baraka Sakin signe avec *Le corbeau qui m'aimait un roman bouleversant sur la migration, l'amitié et la lente désintégration de l'espoir*

Tout commence par une scène de reconnaissance manquée. À Vienne, Nour croise Adam, son ami du pays. Ce dernier est devenu l'ombre de lui-même : émacié comme une tige de bambou, les yeux noyés dans le crack et l'alcool bon marché. Jadis inséparables, animés par les mêmes rêves d'ailleurs, les deux hom-

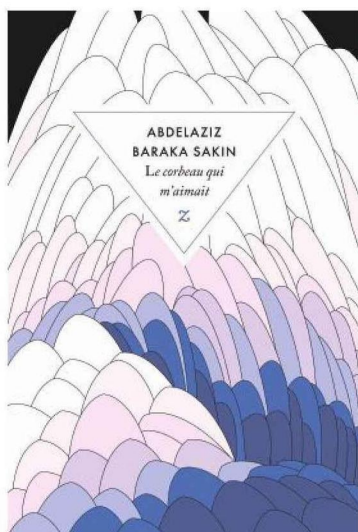
mes avaient emprunté ensemble la périlleuse « *Route des fourmis* » depuis le Soudan. Puis leurs chemins avaient divergé. Adam, surnommé « *Ingiliz* » en raison de son obsession d'atteindre l'Angleterre, ne reconnaît même plus son frère d'exil.

La « Jungle »

Au cœur du roman se trouve la « Jungle » de Calais, cet espace de relégation où s'entassent les migrants dans l'espoir d'atteindre le Royaume-Uni. **Baraka Sakin** nous y immerge, au milieu de la boue, du froid, de la violence, mais aussi de la solidarité précaire qui lie ces déracinés en quête d'un avenir meilleur. C'est là, dans ce non-lieu qu'Adam bascule dans la folie, après une tentative avortée de traverser la Manche sur un ballon dirigeable.

Le roman pose une question existentielle : qu'est-ce qu'une vie réussie ? Avoir foi en ses rêves, parfois trop grands, qui conduisent à se perdre dans un monde d'illusions destructrices ? Ou renoncer d'emblée et choisir de ne plus vivre mais de survivre ?

L'auteur soudanais, censuré dans son pays et vivant en exil entre la France et l'Autriche, connaît intimement son sujet. Son écriture, d'une grande subtilité, décrit la déshumanisation progressive d'Adam. Par petites touches, il montre comment l'Europe broie les espérances





CULTURE LIVRES -

Quitter le Soudan

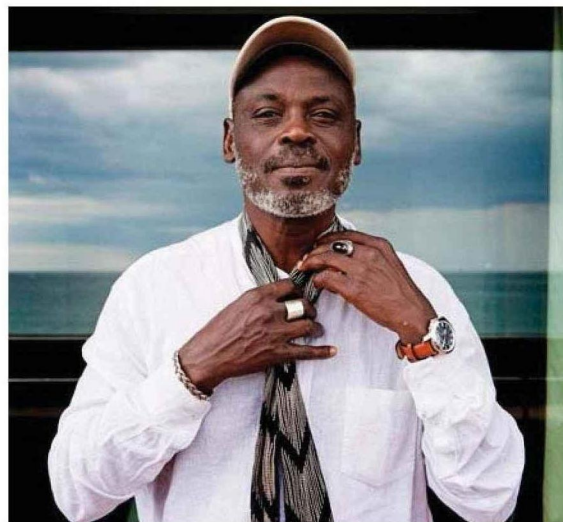
À lire au moment où son pays vit l'enfer: le roman de Baraka Sakin, magnifique d'humanité.

PAR VALÉRIE MARIN LA MESLÉE

En croisant un mendiant à la gare de Graz, en Autriche, Nour, le narrateur du *Corbeau qui m'aimait*, croit reconnaître son ami de toujours – un Soudanais, comme lui. Oui, c'est bien lui, Adam Saadane, le compagnon quasi-frère du périple qui les a menés du Soudan en Europe. Et que Nour a abandonné. Adam, diplômé en linguistique de l'université de Khartoum, n'avait qu'un seul rêve: émigrer au Royaume-Uni pour y enseigner l'anglais... Voici le point de départ du nouveau livre d'Abdelaziz Baraka Sakin, dont les romans sont interdits dans son pays natal, qu'il a quitté en 2011 pour l'Autriche – il vit désormais à Paris. *Le corbeau qui m'aimait* porte avec une écriture merveilleusement poétique ce que traversent les Soudanais, notamment sur les routes de l'exil. Plusieurs voix s'y croisent pour tenter de comprendre ce qui est arrivé à Adam, retraçant, par scènes, le parcours du pauvre hère drogué qu'il est devenu. Autrefois, prêt à traverser la Manche en montgolfière... C'est magnifique d'humanité. Depuis 2016, ses précédents romans, *Le Messie du Darfour*, puis *Les Jango*, ont apporté un éclairage aussi bien sur les conflits qui rongent le Soudan que sur ses populations de nouveau victimes, depuis 2023, d'une des pires crises humanitaires contemporaines. L'écrivain incarne ces migrants que l'on croise ici et là. Et le corbeau? C'est l'ami le plus

fidèle d'Adam qui sait leur parler. Et, de la part de Baraka Sakin, un clin d'œil à Edgar Allan Poe, dont les *Histoires extraordinaires* l'ont mis, adolescent, sur le chemin de la littérature. Une fois encore, on s'en réjouit ●

Le corbeau qui m'aimait, d'Abdelaziz Baraka Sakin, traduit de l'arabe (Soudan) par Xavier Luffin (Éd. Zulma, 176 p., 18 €).



de ceux qui croyaient y trouver le salut. Mais il décrit aussi ces instants de fraternité, d'humour même, entre migrants qui rendent le quotidien plus acceptable, essentiel. Ce court roman de 192 pages possède la densité d'une œuvre bien plus volumineuse. Sensible, engagé, profondément humaniste, il nous pousse à regarder derrière les simples faits. Et si nous avions tous, quelque part, un corbeau qui nous aimait ?

ANNE-MARIE THOMAZEAU

Le corbeau qui m'aimait
d' **Abdelaziz Baraka Sakin**
Éditions Zulma - 18 €



Abdelaziz Baraka Sakin © Patrice Normand

Edition : 07 decembre 2025 P.39
Famille du média : PQR/PQD (Quotidiens régionaux)
Périodicité : Quotidienne
Audience : 79904

LA PRESSE
DE LA MANCHE



Journaliste : -

Nombre de mots : 910

CADEAUX. Nous avons poussé la porte de trois libraires de Cherbourg

Et si on offrait des livres à l'occasion de la fête de Noël ?



Des idées de livres pour les fêtes. DR

DES LIVRES, oui. Mais lesquels ? Demandez donc aux libraires, ils vous conseilleront avec gentillesse. Nous avons poussé la porte de trois librairies cherbourgeoise : cela donne une sélection très ouverte.

- Illustré de plus d'une centaine de tableaux, « Les anges dans la peinture » nous fait entrer dans l'intimité des anges. Ange de l'Annonciation, de l'Apocalypse, témoins de la passion du Christ et de sa résurrection. Ils ont, tout au long de l'histoire, été un thème d'inspiration pour les artistes. Giotto, Fra Angelico, Botticelli, Titien, Caravage, Manet ou Gauguin. et bien d'autres encore ont représenté ces messagers de Dieu. « Les anges dans la peinture » de L. Bolard, éd. Hazan

- Joliment illustré, le livre-CD « La merveilleuse histoire de la nativité » met en scène les jours qui ont préparé et suivi la naissance de Jésus. Le CD contient l'intégralité de l'histoire, ponctuée de sept chants de Noël traditionnels. Ce récit fera entrer toute la famille dans la joie de Noël. « La merveilleuse histoire de la nativité » de L. Tremolet de Villers et R. Romeo éd Mame.

- Au II^e siècle de notre ère, Marc Aurèle réussit à diriger l'empire romain tout en conservant sa sérénité au milieu des guerres, des trahisons et des catastrophes naturelles. « Le rêve de Marc Aurèle » apporte des clés pour apprécier au présent chaque moment de bonheur. Ce qui ne veut pas dire qu'il faille accepter les injustices où les pensées crasses du racisme. Au contraire, le bonheur individuel doit toujours être relié au souci du bien commun. « Le rêve de Marc Aurèle » de F. Lenoir, éd Flammarion.

- Avec des mots justes et des illustrations délicates, « Les pansements invisibles » traitent du consentement. Tout est fait pour libérer la parole de l'enfant et lui expliquer que certains gestes anodins et banalisés (caresses sur la tête, faire la bise, mais aussi violence à

l'école) n'ont pas à être subis. Et que, même enfants, ils ont le droit de dire non. Chacun a le droit d'être respecté, dès son enfance, et de garder sa singularité. « Les pansements invisibles » de B. Beaulieu et I. Qin Leng, éd. des Arènes, dès 5 ans.

- L'adaptation en BD de « L'homme qui plantait des arbres » apporte un regard neuf à la merveilleuse nouvelle de Jean Giono, publiée en 1953. Cette fable universelle porte en elle un puissant souffle de vie et d'espérance. Même sur les ruines et les cendres, cette histoire nous rappelle que la vie finit toujours par l'emporter. C'est aussi un hommage adressé à toutes ces personnes extraordinaires, ces lanceurs de graines, qui œuvrent dans le

silence, sans jamais rien demander. « L'homme qui plantait des arbres » de D. Casanave, éd Gallimard BD, dès 8 ans.

- Le « Vingt décembre » 1848 sonne la fin de l'esclavage sur l'île de la Réunion. Edmond est un jeune esclave de 12 ans qui connaît le moyen de féconder la vanille. Nous suivons sa vie avec ses espoirs, ses désillusions et ses emportements car qu'est-ce que la liberté quand on n'a rien ? Une lecture assez instructive sur l'esclavage mais aussi sur la découverte du procédé de reproduction de la vanille à la Réunion. En prime, on aura même droit à une belle histoire d'amour. Prix du Jury Œcuménique de la BD 2025. « Vingt décembre » d'Appollo et Téhem, éd Dargaud, dès

14 ans.

- Une symphonie de destins entremêlés : « L'oreille absolue » est un roman polyphonique où s'entremêlent les rencontres fortuites et les liens invisibles qui unissent les êtres. Il révèle comment une simple harmonie municipale peut devenir le théâtre d'une partition humaine en ayant un rôle de créateur de liens sociaux pour ses membres aux vies si disparates. À travers le portrait des membres de cette fanfare, c'est la vie d'un village qui se dessine. Un éloge du lien, du lien familial, amical, villageois. « L'oreille absolue » d'A. Desarthe, éd de l'Olivier, dès 16 ans.

- Si vous cherchez un livre léger et humoristique, passez

voire route. « Le corbeau qui m'aimait » nous plonge dans la jungle de Calais, zone de non-droit où se regroupent sans se mêler des communautés venues d'Afrique, du Moyen-Orient ou d'Asie centrale, où la poésie sait aussi se nicher. Deux migrants soudanais y échouent espérant passer de l'autre côté de la Manche. Nour retrace l'histoire du défunt Adam, à travers ses souvenirs et des témoignages. Adam se révèle : vif d'esprit, rêveur, féru de poésie. Son parcours est parsemé de rencontres accueillantes et pleines d'humanité. Le corbeau qui m'aimait est un

roman sensible, engagé et humaniste. « Le corbeau qui m'aimait » de A. Baraka Sakin, éd Zulma.

- Avec de belles photos en couleur, le « calendrier des religions » s'intéresse aux vêtements religieux et autres textiles, porteurs de nombreuses significations. Il présente une quinzaine de traditions et fournit les dates de près de 150 fêtes religieuses et civiles. Fourni avec un dossier de 44 pages et accès internet à un site dédié. À commander aux éd Olivetan ou à la librairie Ryst de Cherbourg.



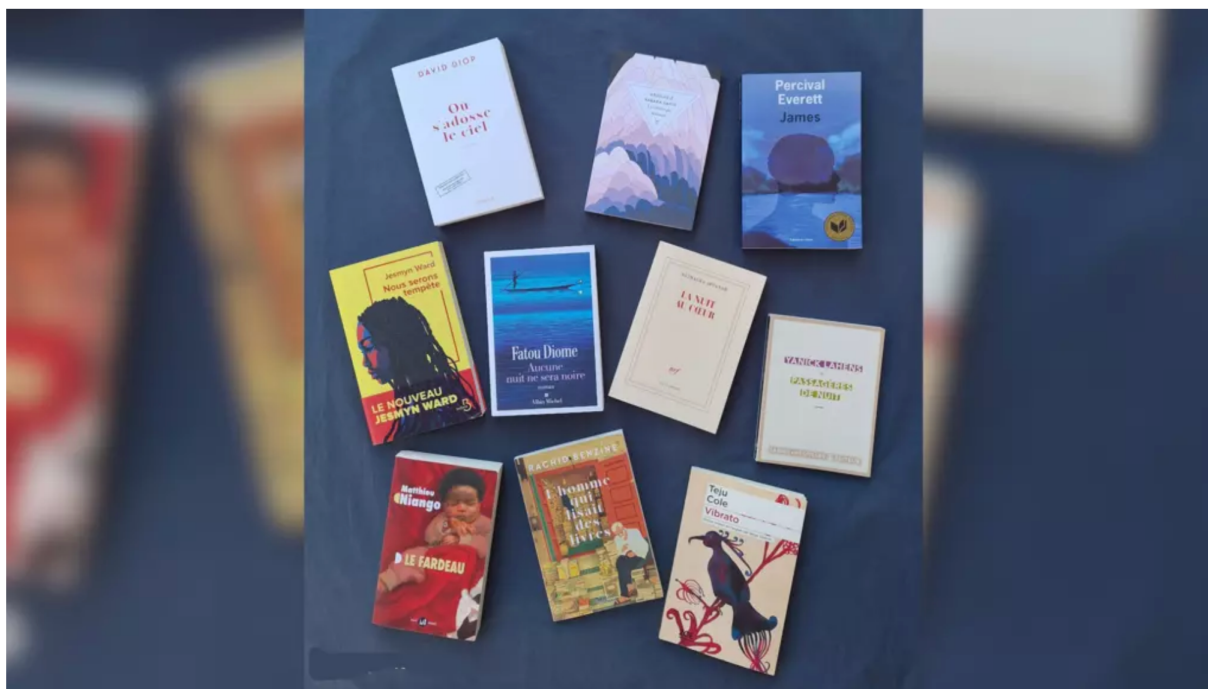
Bonnes lectures ! DR



LITTÉRATURE

Rentrée littéraire 2025: dix incontournables d'Afrique et de sa diaspora

La Mauricienne Nathacha Appanah, les Sénégalais David Diop et Fatou Diome, ou encore les Américains Jesmyn Ward et Percival Everett font partie des têtes d'affiche de la rentrée littéraire africaine 2025. À leurs côtés se font entendre d'autres voix, des voix montantes ou pas suffisamment mises en avant telles celles du Soudanais Abdelaziz Baraka Sakin, du Nigérien Teju Cole ou encore du primo-romancier Mathieu Niango. Voici une liste de dix incontournables de la rentrée, représentatifs de la sensibilité littéraire des « continents noirs ».



Les 10 livres à ne pas rater de la rentrée littéraire africaine. © JP Lacour / RFI

► *Le corbeau qui m'aimait* d'Abdelaziz Baraka Sakin

Avec sept romans et plusieurs recueils de nouvelles à son actif, le Soudanais Abdelaziz Baraka Sakin s'est imposé comme l'une des voix majeures de langue arabe. Emprisonné dans son pays pour ses écrits subversifs, puis contraint à l'exil, l'homme partage sa vie entre la France et l'Autriche. Il est traduit en français par Xavier Luffin, aux éditions Zulma qui publient cette année son quatrième roman, intitulé joliment *Le corbeau qui m'aimait*. Ce roman est peut-être un tournant dans la carrière littéraire de l'auteur, qui a mis de côté la thématique de la politique pour raconter, cette fois, les tourments et la nostalgie des Soudanais exilés.

Dans ce bref roman de 176 pages, Sakin suit l'odyssée des migrants soudanais en

Europe, négociant la périlleuse Route des fourmis avant d'échouer dans la "jungle de Calais". Ils rêvent d'aller en Angleterre, quitte à traverser la Manche en montgolfière. C'était aussi le rêve d'Adam, l'un des plus vieux pensionnaires de la jungle, qui a tout connu, des agressions policières aux moqueries cruelles des habitants, en passant par le désespoir et le spleen. Pour passer le temps, il parlait aux corbeaux avec lesquels il partageait sa maigre ration, en attendant de se lancer, lorsque l'opportunité se présentera, dans une énième traversée en direction de son pays de rêve. Le destin tragique de ce migrant, que ses amis de la jungle appellent affectueusement Adam l'Ingliz, est le sujet de ce nouveau roman de Baraka Sakin, à la fois poignant et engagé.

Par Tirthankar Chanda, le 25/08/2025

Rentrée littéraire : les dix romans étrangers à ne pas rater

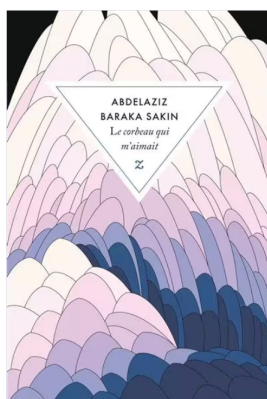
De "Lincoln Tragédie" à "Fleurs de nuit", en passant par "Le Fou de Dieu au bout du monde" ou encore "La Forêt de flammes et d'ombres", voici notre sélection de livres étrangers de cette rentrée 2025.

Dix romans, dix pays, ce tour du monde littéraire nous emmène dans des contrées extraordinaires et vers des horizons inattendus, aussi bien par les thèmes abordés que par le talent des auteurs. Comme toute sélection, celle-ci est totalement subjective et nécessairement non exhaustive.

"Le corbeau qui m'aimait" d'Abdelaziz Baraka Sakin : le cri silencieux

Peut-on survivre à l'exil, la petite mort ? Qui ne porte pas avec lui ou elle son passé et son pays ? Certains s'en libèrent, temporairement, le temps que la vie antérieure vienne réclamer son dû. Nour et Adam, deux amis, deux frères, ont quitté le Soudan pour l'eldorado européen. Ils n'avaient pas le choix. Le premier "réussit", le second beaucoup moins. Quand, des années après leur arrivée en Europe, Nour croise Adam, drogué, ce dernier ne le reconnaît pas. Adam souffre-t-il du manque de son pays au point de vouloir y retourner ? Il est retrouvé mort, quelques jours après la rencontre. Qui était donc Adam, l'homme qui parlait aux corbeaux ? Par une série de témoignages, on voit se dessiner les interstices d'un homme tourmenté, complexe, et le sort des migrants dans la jungle moderne. Le corbeau qui m'aimait, un roman poignant et juste.

"Le corbeau qui m'aimait", Abdelaziz Baraka Sakin, traduit par Xavier Luffin, éditions Zulma, 176 pages, 18 euros



Couverture du livre "Le corbeau qui m'aimait" d'Abdelaziz Baraka Sakin. (EDITIONS ZULMA)



LIVRE LA GRANDE TRAVERSÉE D'ADAM

Le corbeau qui m'aimait est une petite merveille littéraire lumineuse et TENDRE, une histoire triste, racontée par un poète, véritable MAGICIEN de l'écriture.

VOICI L'HISTOIRE D'UN MIGRANT, Adam Saad Saadan, qui a quitté son Soudan natal non pas pour le fuir, mais pour venir finir ses études supérieures en Angleterre: passionné de linguistique, il veut se perfectionner à Oxford et même y devenir un jour professeur. Cet intérêt lui a valu de la part de ses amis un sobriquet: Adam Ingiliz, Adam l'Anglais. Mais la route entre Khartoum et Oxford est longue, sinueuse, semée d'embûches, de mauvaises – mais aussi de belles – rencontres.

Avec l'habileté du grand écrivain expérimenté qu'il est, Abdelaziz Baraka Sakin donne la parole à quelques-uns des personnages rencontrés en chemin. On découvre ainsi, par bribes, comment et pourquoi Adam a fini par renoncer à son projet et décidé, alors qu'il était presque arrivé à son but, de tout arrêter et d'entreprendre son retour au pays, par le même chemin périlleux qu'il a emprunté à l'aller.

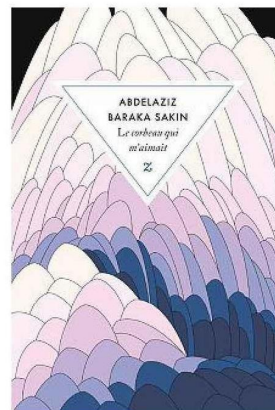
Une folie? Oui, peut-être Adam est-il un peu fou, un peu bizarre, comme en témoigne son étrange proximité avec les corbeaux, qu'il a l'art d'apprivoiser et auxquels il s'adresse souvent.

Mais la folie n'explique pas à elle seule ce renoncement soudain, ce retournement. Il y a sûrement d'autres raisons. Des déconvenues, peut-être, comme l'échec de sa tentative, complètement loufoque, de traverser la Manche en montgolfière. Mais aussi, sans doute, une sombre histoire d'amour.

On écoute alors avec attention le témoignage de cet Italien qui l'a pris en stop de Venise à Zagreb sans le faire payer, de Mama Eva, qui l'a si gentiment hébergé quelque temps, de Nouri, son copain d'enfance ayant fait fortune dans la ferraille, qui l'a retrouvé par hasard à Graz, en Autriche.

Tout en faisant parler ces compagnons de route, Abdelaziz Baraka Sakin promène le lecteur dans le labyrinthe compliqué de la Jungle de Calais, qu'il restitue avec une minutie qui dénote l'expérience vécue. Un monde dans lequel il faut évoluer avec précaution, en respectant les lois, les codes, les secrets des nombreux clans qui le composent: Kurdes, Afghans, Africains, Bangladais...

En conteur talentueux, l'auteur émaille son récit de mille scènes touchantes, surprenantes, pathétiques, mais aussi, parfois, d'une irrésistible drôlerie, comme les préparatifs rocambolesques à l'égorgement clandestin d'un mouton grassouillet. ■ Jean-Louis Gouraud

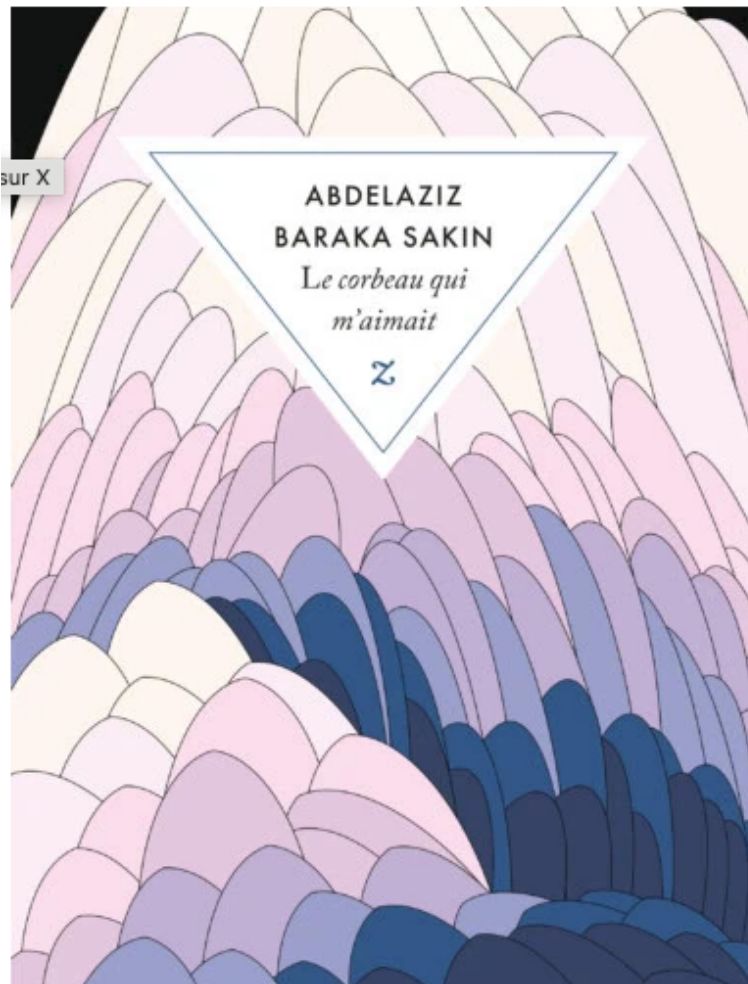


ABDELAZIZ BARAKA SAKIN.
Le corbeau qui m'aimait,
Éditions Zulma,
176 pages, 18 €.

En mémoire d'Adam Ingiliz

Par Kenza Sefrioui

25 juillet 2025



Le nouveau roman de Abdelaziz Baraka Sakin, un touchant hommage aux trajectoires accidentées des migrants, sort en septembre.

Le nouveau roman de Abdelaziz Baraka Sakin, un touchant hommage aux trajectoires accidentées des migrants, sort en septembre.



Il s'appelait Adam Saad Saadan mais pour tous ceux qui l'ont croisé, aimé, côtoyé, il était Adam Ingiliz – « *Adam Angleterre* ». Il avait rêvé de rejoindre ce pays dont il maîtrisait la langue, avait traîné sa silhouette maigre sur la « *route des Fourmis*, cette route qui ne figure sur aucune carte au monde, qu'aucun géographe ne mentionne », depuis le Soudan, en passant par l'Autriche et jusqu'à la Jungle de Calais, au point de perdre la raison. Un jour, il décide de rentrer au pays. Peu de temps après, il est retrouvé mort, entouré de corbeaux, une rose blanche en plastique dans sa poche. Dans ce récit

choral, Abdelaziz Baraka Sakin donne un visage à ces personnes à qui l'on colle l'étiquette de « migrants », pour rappeler la singularité de leur existence, leur courage et leur humanité.

Résister face aux zones de non-droit



Abdelaziz Baraka Sakin © Patrice Lenormand

Le romancier soudanais, auteur entre autres de *Les Jango* (prix Tayeb Saleh 2009) et du *Messie du Darfour* (2016), éclaire une facette du défunt à travers les témoignages et les souvenirs de ses amis. Pour Ahmad al-Nour, son presque frère, c'est la culpabilité de l'avoir abandonné dans la Jungle après une stupide dispute, alors même qu'il lui devait la vie. Pour Mama Eva, qui l'a hébergé, Adam n'était pas fou mais sortait « *d'un cercle imaginaire que nous ne voyions pas, mais dans lequel nous vivions, comme dans une prison infâme dont nous ignorions l'essence* », « *un homme véritable pour qui la vie ne signifiait rien, pas plus que la mort ou le manque* ». Son ami Ibrahim Karanki, qui sacrifie un mouton en hommage funèbre, se souvient de leur tentative ratée de traverser la Manche en ballon. Zahra, qui l'a aimé, se souvient d'un « *être exceptionnel* », tendre et galant : « *c'était "le corbeau qui m'aimait", sans lui la Jungle aurait eu raison de moi, elle et sa misère, son air salin, ses vents empoisonnés* ».

Abdelaziz Baraka Sakin documente les parcours à travers la Turquie, la Hongrie, la Bulgarie, la Slovénie, l'Autriche, jusqu'à l'arrivée sur les rives de la Manche. Il retrace les trafics, les contrôles, les ruses, la misère, les marchands de sommeil, la faim, l'épuisement mais aussi les solidarités. Il est attentif aux mots : un *missile* est un « *réfugié qui vient d'arriver en Europe e qui n'a pas encore de domicile ou même d'adresse officielle, celui qui a quitté sa base de lancement pour sa cible et qui ne reviendra jamais en arrière, qui finira par exploser en atteignant son objectif, le moment précis de l'explosion étant comme une nouvelle naissance* » ; une *machine* a obtenu un permis de résidence permanent et travail, c'est un « *réfugié rémunéré* ». « *Certains pensent ici que la migration fait partie de l'esclavage volontaire* », résume, amer, l'un des témoins. On part pour fuir la guerre, une mafia, la vengeance. On tombe sur des monstres et sur des pépites d'humanité. Mais ce qui intéresse le romancier, c'est surtout le mystère irréductible de chacun, ce qui se dérobe au-delà des anecdotes et des discussions. On ne saura pas pourquoi Adam Ingiliz a voulu rebrousser chemin. Mais on aura comme indice cette image poétique des corbeaux tutélaires : « *révoltés et sages, parce qu'ils sont plus intelligents et qu'ils ont une âme pure.* » Et il restera la trace laissée par l'absent.

Et vous, vous lisez quoi ?

Kenza Sefrioui

Le corbeau qui m'aimait

Abdelaziz Baraka Sakin, traduit de l'arabe (Soudan) par Xavier Luffin

Zulma, 176 p., 230 DH

Abdelaziz BARAKA SAKIN : *Le corbeau qui m'aimait*. Traduit de l'arabe (Soudan) par Xavier Luffin (Zulma, 18 €).

Abdelaziz Baraka Sakin, romancier soudanais très populaire dans le monde arabe, censuré dans son pays, vit en exil en France et en Autriche. Après *Le Messie du Darfour* (Prix Littérature-Monde 2017), *Les Jango* et *La Princesse de Zanzibar* (2022), *Le corbeau qui m'aimait*, traduit comme ses précédents romans par Xavier Luffin, évoque la condition de tous les migrants d'Afrique, du Moyen-Orient et d'Asie centrale qui empruntent la périlleuse

« route des Fourmis » pour fuir la misère, la répression, les guerres et tenter de changer de vie en Europe... Adam, jeune intellectuel soudanais, rêvait d'atteindre l'Angleterre par la Jungle de Calais pour y devenir enseignant, mais après de vaines tentatives, il renonce et erre en Autriche dans les rues de Graz, sur le chemin hasardeux du retour. C'est dans cette ville que Nour, son ami d'enfance, ferrailleur en déplacement pour « un voyage d'affaires », le retrouve hagard et misérable, perdu, incapable de s'exprimer, quelques jours seulement avant que l'on découvre son cadavre sur la chaussée. Fait divers parmi d'autres, sèchement relaté : « *Le Klein Zeitung* de Graz publia la nouvelle dans ses moindres détails, en titrant : "Le corps d'un réfugié africain non identifié gardé par des corbeaux". » Le récit est construit à partir des différents témoignages de ceux qui l'ont connu, aimé, et qui ont partagé un temps sa vie ou tenté avec lui une traversée de la Manche pour atteindre les côtes anglaises. Adam Ingiliz (Adam l'Anglais), l'homme qui parlait aux corbeaux, découvre l'amour fou avec Zahra, jeune mère abandonnée par son mari dans la Jungle de Calais, reste seul, inadapté à la brutalité du monde. Il tente de traverser la Manche en montgolfière pour la rejoindre mais l'épreuve est fatale à sa raison... C'est Adam, l'absent, qui est célébré, « raconté », dans le prolongement d'une cérémonie funèbre en sa mémoire... Le tragique et l'humour se côtoient dans ce récit polyphonique où la poésie prend le pas sur la fable épique de l'homme qui s'identifiait aux libres corbeaux, les nourrissait et leur parlait... Premiers fidèles endeuillés à Graz autour de son cadavre !

Parmi les divers récits des témoins de l'errance d'Adam Ingiliz, Ibrahim al-Nil fut son partenaire lors de l'épisode tristement épique de la montgolfière hâtivement confectionnée et mise à feu. Pris de panique dès l'envol, Adam se jeta dans la Manche et fut recueilli en état de choc tandis qu'Ibrahim dans l'incapacité de diriger le ballon, sans manette de direction, s'éleva jusqu'à épuisement du gaz de combustion et redescendit en ballon-parachute de fortune, recueilli en Belgique, gravement blessé dans un arbre... Et, pour le sauver, on dut l'amputer d'une jambe... Dernière le burlesque de l'entreprise avortée, la mort en embuscade tient les aventuriers de la Jungle à sa merci.

En effet, l'auteur-migrant décrit la Jungle de Calais comme le pôle ouest extrême de « la route des Fourmis ». Il fait entendre le jargon intercommunautaire de cette zone de non-droit assimilée par dérision à « une base de lancement ». Chaque nouvel arrivant y devient un « missile » impatient d'atteindre la cible, l'autre rive rêvée. La concurrence et les rivalités sont bien réelles mais les aléas du sauve-qui-peut et les prises de risque insensées n'excluent pas l'entraide et la solidarité. La police des frontières fédère malgré elle la résistance aux entraves et aux rapatriements forcés : « Éviter la police est une forme de vertu », dit-on ici... Combien de cadavres, de laissés-pour-compte disparus dans les vagues ou évanouis hors zone de contrôle !

Le dernier témoignage du récit est celui de Zahra, celle qu'Adam nommait Warda — *Rose* —, son unique amour. Abdelaziz Baraka Sakin, dans ce dernier chapitre, décline un hymne à l'amour de la voix même de cette femme bouleversée par la perte d'Adam : « c'était mon amant, mon amoureux, le seul homme que j'aie jamais aimé dans ma vie, mon homme à moi, c'était "le corbeau qui m'aimait", sans lui la jungle aurait eu raison de moi, elle et sa misère, son air salin, ses vents empoisonnés [...] Adam Ingiliz est celui qui m'a rendu ma féminité, ma vie, c'est lui qui l'a façonnée avec la chaleur de son propre corps, ses baisers, ses paroles douces et son amour [...] un énorme corbeau aux traits humains. »

Roman des rêves brisés mais aussi chronique des fraternités vitales au plus mortifère des jungles de l'exil et des territoires arides de l'exclusion...

Michel MÉNACHÉ

Le tourneur de pages

Un blog fait de toutes mes lectures : romans, albums jeunesse, bande dessinées, mangas, théâtre...



Le corbeau qui m'aimait

La réalité, elle, se dissimulait derrière l'ensemble de toutes ces versions.

Par Julien Leclerc, septembre 2025

En voyage en Autriche, Nour tombe sur Adam : une âme égarée en guenilles, fin comme une tige de bambou, les yeux noyés de crack et de bière bon marché. Ils étaient comme des frères, pleins de projets et de rêves, à leur départ du Soudan et sur la périlleuse route des Fourmis. Mais Adam ne le reconnaît pas – et disparaît. Il est retrouvé mort quelques jours plus tard, sur la route du retour, comme rentrant au pays.

Comme la luciole sort de sa chrysalide une fois sa croissance accomplie, Adam s'est débarrassé de son corps. Il l'a laissé sur le bord rocailleux du fleuve et il s'en est allé. Pour le franchir, il a abandonné ce vêtement lourd, ce poids encombrant, inutile dans le monde qui se trouve derrière la fenêtre qu'il a laissée dans mon jardin. On les voit comme dans notre imagination ou nos attentes, avec leurs silhouettes, leurs vêtements, leurs langues, leurs défauts et leurs qualités, tandis qu'ils se réfugient dans ce monde de non-vie, de nulle part et de non-temps. C'est un monde intermédiaire, inconnu pour nous qui nous trouvons emprisonnés dans l'espace, nos corps, le temps et ses modalités. Ils passent derrière la fenêtre comme nous passons devant elle, nous le voyons avec nos critères et ils nous voient avec les leurs. Et pour ceux qui n'ont pas eu la chance de discuter avec Adam Ingiliz, ce qui

se trouve derrière la fenêtre ressemble à une copie conforme de ce qui est à l'intérieur, ils ne voient aucune différence.

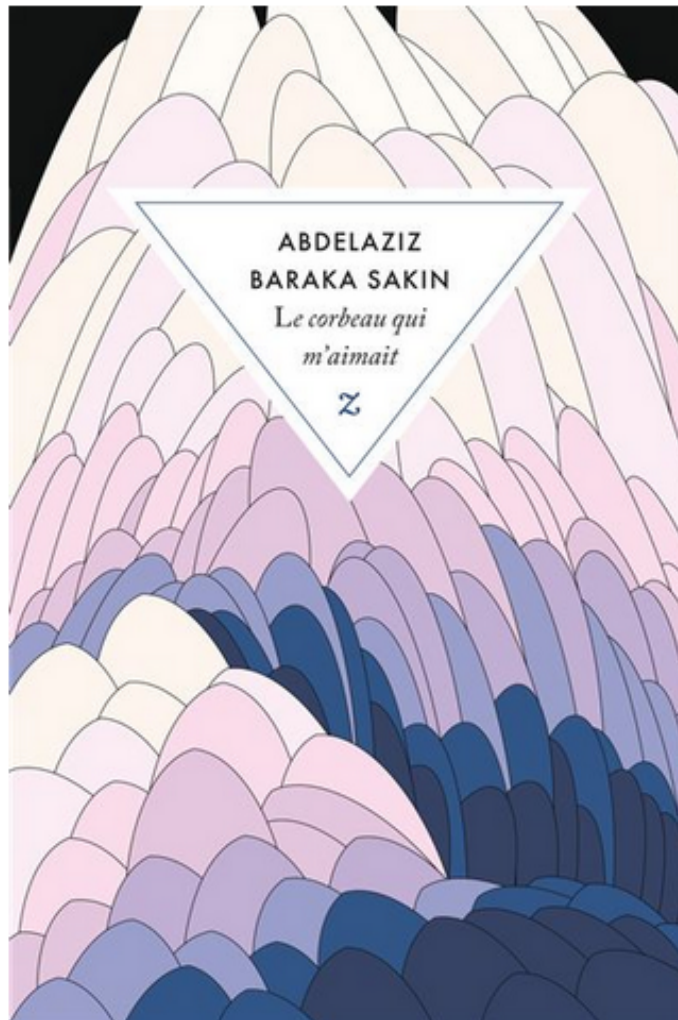
Ce livre est le parcours croisé d'une rédemption et d'une recherche. Nour tente de rendre hommage à son ami, Adam. La culpabilité, l'incompréhension guident ce chemin semé de rencontres, de voix qui, une fois réunies, dessinent le portrait de Nour. Les drames surgissent, les failles, la colère, les espoirs, les déceptions. L'auteur témoigne avec beaucoup de subtilité et d'émotions de la condition de profonde solitude des migrants. Ce livre n'est pas un documentaire ou un quelconque plaidoyer. Avec son écriture épurée et son récit tenu, il raconte surtout l'invisibilité d'une partie des humains par l'autre. La violence se veut alors très sourde et absente. Mais elle se ressent avec autant de force. Les voix de ceux qui ont rencontré Nour parlent autant de lui que d'elles. On perçoit alors la dureté de leurs vies et la profonde ignorance qu'ils subissent. En leur donnant la parole, en leur laissant être les narrateurs d'un moment, l'auteur leur donne une place centrale.

Le roman d'Abdelaziz Baraka Sakin traduit par Xavier Luffin est publié par Zulma au prix de 18€.

La viduité

LECTURES

Le corbeau qui m'aimait Abdelaziz Baraka Sakin



Ce que sur nous font des migrations sans issues, les souffrances, les imaginaires et les folies qui s'y déploient, les amitiés et amours qui y persistent. Deux Soudanais se retrouvent en Autriche, là où ils sont passés avant d'échouer à Calais, dans leur séparation on entend toutes les douleurs, les espoirs, les arrangements et autres

échappatoires de cet exil. Outre le témoignage qu'il apporte sur cette réalité que l'on ne veut pas voir, qu'idiotement l'époque s'attache à persécuter, celle de l'inhumanité de la jungle de Calais comme celle autrichienne, *Le corbeau qui m'aimait* est surtout le portrait sensible d'un homme qui rêve d'une langue et d'un pays et qui soudain ne supporte plus la violence dont il devrait le payer. Abdelaziz Baraka Sakin, sans complaisance aucune, renvoie une saisissante image de ceux qui, tant bien que mal, s'inventent un ailleurs.

Il faut remercier les éditions Zulma de ne pas renoncer à nous faire entendre la littérature de l'ailleurs, de nous aider à continuer à entendre ce qu'elle nous apprend de nos pauvres pays dont on ne peut laisser s'imposer le retranchement raciste. Après *Salamalecs* d'Antonythasan Jesuthasan, on retrouve la nécessité de raconter la complexité de ces vies en exils.

Nour, un jour, à Graz, retrouve Adam, celui qui avec lui rêvait d'Angleterre, celui qui la soutenue, porté littéralement quand les balles fusaient sur ce chemin des fourmis, cette longue et meurtrière route qui mène vers l'Europe ceux qui n'ont pas de choix. Notons qu'Abdelaziz Baraka Sakin

évoque au passage seulement, dans de significatives allusions, cette partie du voyage. On peut penser que le centre de son récit tient plutôt à cette question : qu'est-ce qu'une vie réussie ? Ce sera la colle que posera Adam à un Soudanais qui, à Paris, croit avoir réussi, avec arrogance en témoigne. Adam, camé et très loin de toute réalité, souhaitant faire en sens inverse le chemin, errant semble avoir échoué. *Le corbeau qui m'aimait* va remettre en cause cette réussite matérielle. Au fil du roman, on comprend que Nour, quittant Calais, s'installant en France, ne pense qu'à l'argent. Adam, peut-être, jamais ne trahit son aspiration, continuer à pouvoir susciter, à renvoyer même de l'amour. La plus grande humanité est souvent la plus grande folie. Pas inutile, non plus, de se souvenir de la saloperie du gouvernement français quand il démantèle la jungle de Calais, déchire les tentes des migrants, les prive d'eau. Aucun pathos dans la façon de décrire l'horreur de ce quotidien, pas plus que dans la manière dont Abdelaziz Baraka Sakin

peint la démente des traversées sur un bateau ou sur un essieu. Dans sa peur sans renoncement, Adam décide de tenter le franchissement de la Manche en montgolfière. L'homme, ce rêveur définitif disait André Breton. Plus personne n'est là pour témoigner, on ne sait ce qui s'est passé.

De l'amour sans doute. Il ne s'agit aucunement, à l'évidence, d'idéaliser la vie des migrants, l'intolérance aussi règne dans ce camp. Pourtant, Adam parvient à l'ignorer, à aimer une femme poursuivie par ses frères, à ne jamais totalement se remettre de la « réussite » de sa fuite. À moins que ce ne soit de sa chute des cieux, le jeune homme en perd la raison. Serait-ce échouer que de vouloir fuir ce rêve sans espérance ? Qui sommes-nous pour en juger ? Cependant, si notre passage laisse le souvenir d'un peu d'amour, on peut rêver n'avoir point tout perdu. Qui sait. À Graz, Adam trouve une femme qui, sporadiquement, l'accueille, lui offre ce peu d'aide qu'elle se sent en mesure, en besoin, de dispenser. Une forme de beauté dans ce parcours désespéré c'est ce que propose *Le corbeau qui m'aimait*.